

dant de vue le Canada, nous tombons en pleines vicissitudes de la langue française en France.

Il y a là-bas des auteurs célèbres qui écrivent fort mal. Ainsi, madame de Girardin, "la muse française," emploie le mot *désappointement* ; Balzac, "le romancier," parle d'une lettre qu'il a *répondue*. Châteaubriand et Lamartine ont commis la même faute ; mais il ne faut pas oublier non plus que Lamartine était "marié à une anglaise" et Châteaubriand "habitué à Londres"—comme qui dirait deux Canadiens—et cela explique qu'ils aient "écrit de la sorte."

Louis Veillot a son tour. Il est accusé d'avoir commis un anglicisme en disant ; "Si tout ne *succède* pas dans le cours de la vie au gré de vos projets et de vos vœux..." Mais le vaillant écrivain qui a tenu tête à tant d'adversaires, dans son pays, résiste victorieusement aux coups du Canadien. *Succéder*, dans l'acception qu'il lui donne, appartient à la langue de Pascal, de Racine, de Corneille, de Bossuet.

À ces autorités on croirait que notre auteur, si l'on en jugeait par sa persistance à le citer, préfère Emile Chevalier, ancien rédacteur du *Pays*, qui pense comme un rêve et écrit comme un cauchemar. Pour un peu il invoquerait Félix Vogeli, autre défricheur de langue que la jeune génération connaît par les vers de LaRue et Taché.

Revenu de France, l'auteur passe par les Etats-Unis, où il constate de plus grandes vicissitudes que chez nous. Hommes de profession, industriels, journalistes,